



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

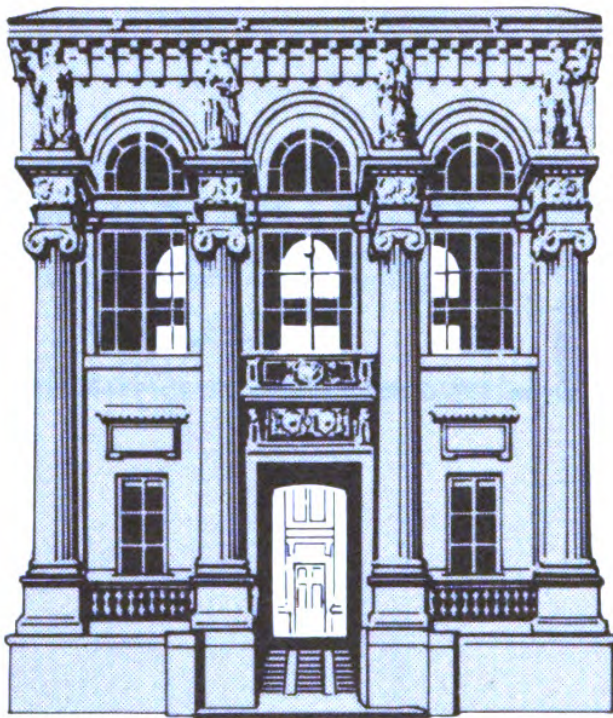
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

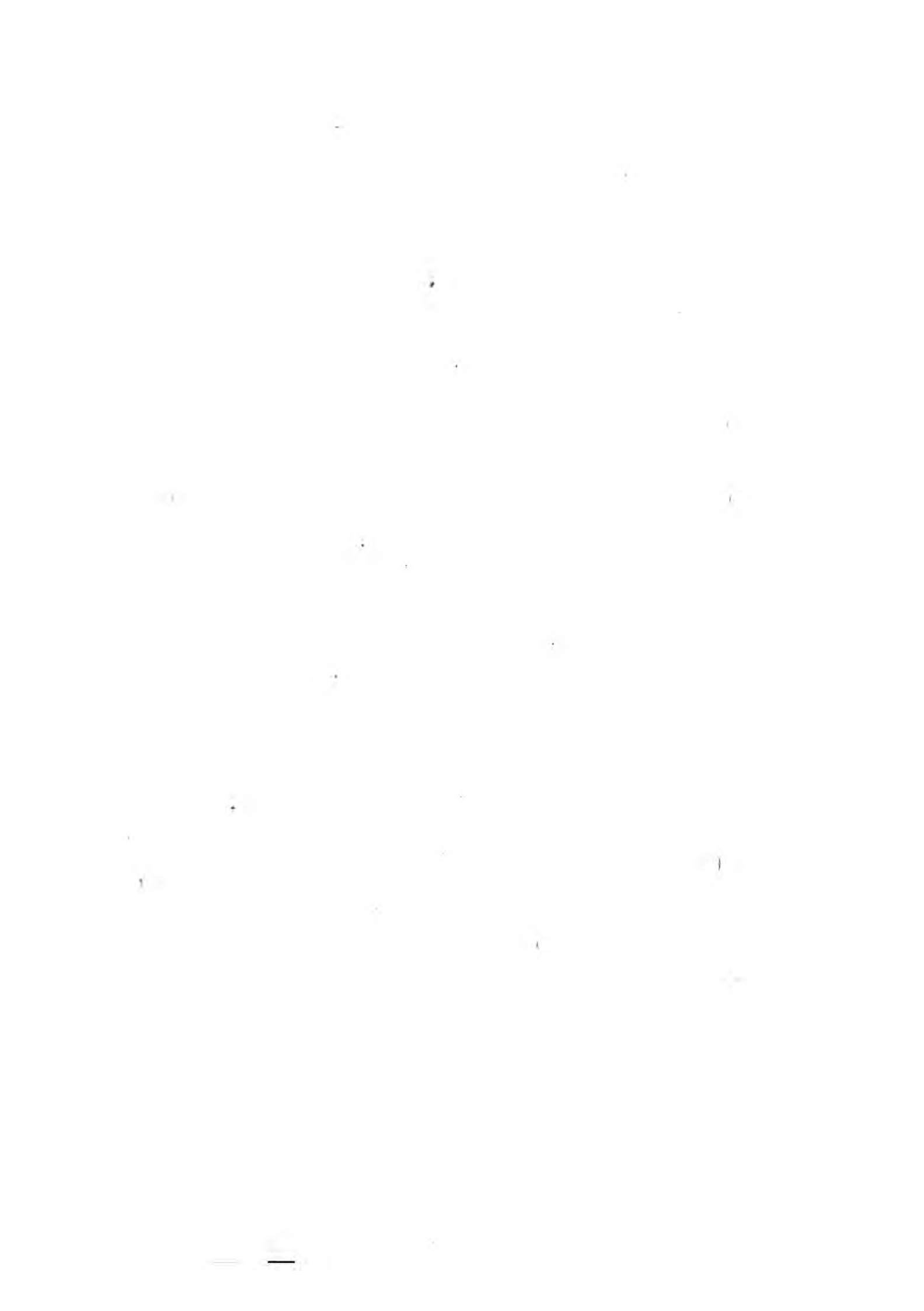
Vet.

BOUND BY N

15 D 3











## DU MÊME AUTEUR

### *Poésie*

PREMIERS POÈMES.....	I vol.
POÈMES, 1887-1892.....	I vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS.....	I vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE.....	I vol.
LA CITÉ DES EAUX.....	I vol.
LA SANDALE AILÉE.....	I vol.
LE MIROIR DES HEURES.....	I vol.

### *Roman*

LA CANNE DE JASPE.....	I vol.
LA DOUBLE MAÎTRESSE.....	I vol.
LES AMANTS SINGULIERS.....	I vol.
LE BON PLAISIR.....	I vol.
LE MARIAGE DE MINUIT.....	I vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE.....	I vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT.....	I vol.
LE PASSÉ VIVANT.....	I vol.
LA PEUR DE L'AMOUR.....	I vol.
COULEUR DU TEMPS.....	I vol.
LA FLAMBÉE.....	I vol.
L'AMPHIBÈNE.....	I vol.
LE PLATEAU DE LAQUE.....	I vol.
ROMAINE MIRMAULT.....	I vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI.....	I vol.

### *Théâtre*

LES SCRUPULES DE SGANARELLE.....	I vol.
----------------------------------	--------

### *Littérature*

FIGURES ET CARACTÈRES.....	I vol.
SUJETS ET PAYSAGES.....	I vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS.....	I vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.....	I vol.

1914-1916

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinquante-deux exemplaires sur japon impérial,  
quinze exemplaires sur chine,  
deux cent trois exemplaires sur hollande,  
numérotés.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

**HENRI DE RÉGNIER**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

1914-1916

— *POÉSIES* —



FRENCH SEMINAR LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.

PARIS

**MERCURE DE FRANCE**

XXVI, RUE DE GONDÉ, XXVI

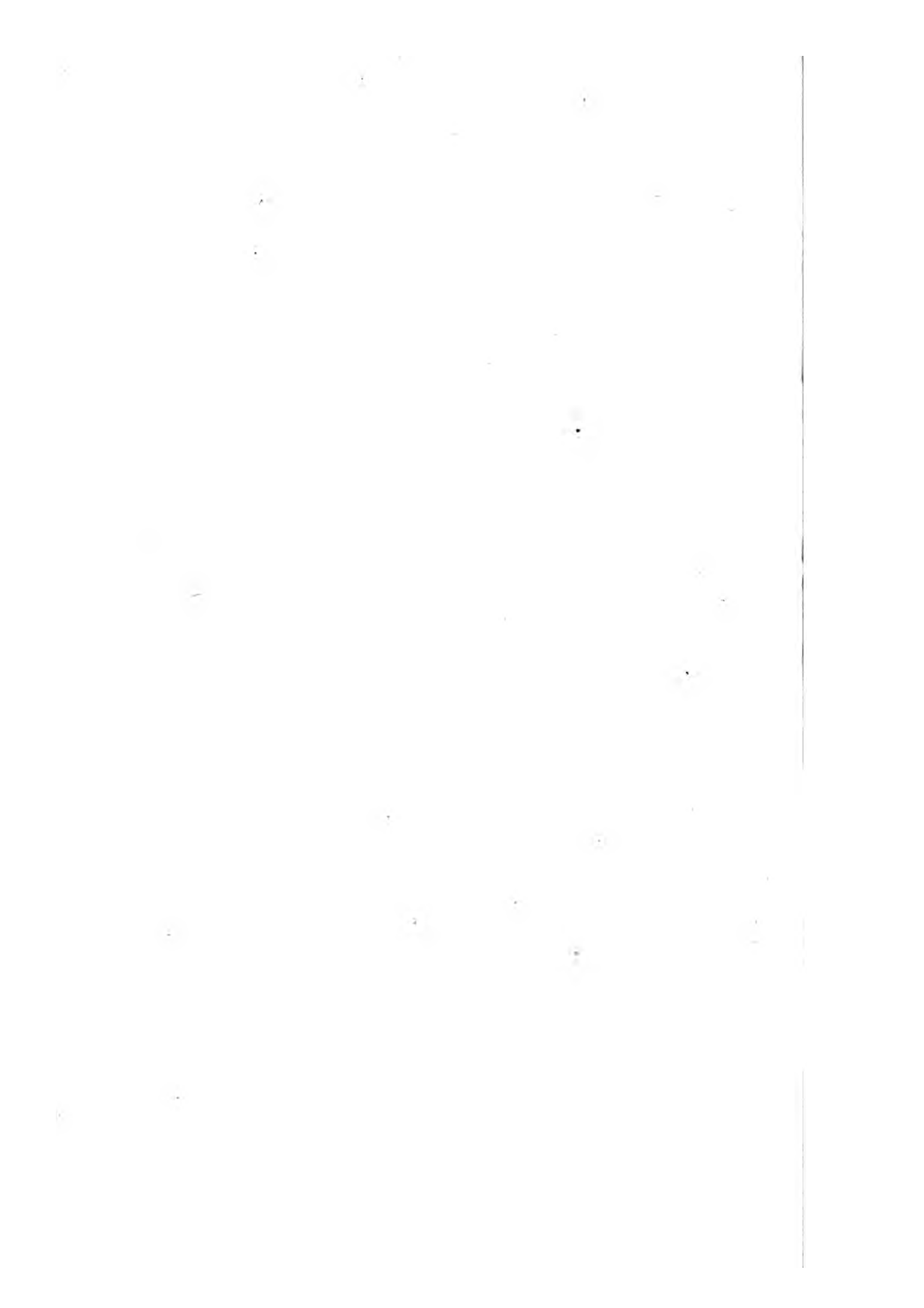
—

MCMXVIII



AUX POÈTES MORTS POUR LA FRANCE  
ET A CEUX QUI COMBATTENT POUR ELLE.

*O Muses, par tous ces héros que vous pleurez  
Et qui sont morts, là-bas, loin de vos bras sacrés,  
Vous voici, désormais, en une double Gloire,  
Filles de la Patrie et sœurs de la Victoire!*



1914





## SALUT

Salut, ô premiers morts de nos premiers combats,  
O vous, tombés au seuil de la grande espérance  
Dont palpite le cœur ébloui de la France,  
Héros, je vous salue et ne vous pleure pas !

La Gloire vous a pris, pieuse, dans ses bras,  
Et d'un baiser d'amour sacre votre vaillance,  
Et la Victoire, avant que son vol ne s'élançe,  
Posera ses pieds nus où marchèrent vos pas.

---

Lorsque le Coq gaulois de son bec héroïque  
Aura crevé les yeux de l'Aigle germanique,  
Nous entendrons son chant vibrer au clair soleil :

Salut à vous, Héros, qui, d'une main hardie,  
Cueillerez le laurier triomphal et vermeil  
Pour l'offrir à l'autel sanglant de la Patrie !

Août 1914.

## CEUX QUI RESTENT

Ton nom, France, est si doux qu'il me semble, à l'entendre,  
Que l'air en est plus pur et le soleil plus beau ;  
Nos mères l'ont appris à leurs fils au berceau,  
Ce doux nom, que nos fils aux leurs sauront apprendre.

Des terres de l'Alsace aux plaines de la Flandre,  
De la rive du Rhin jusqu'au bord de l'Escaut,  
Autour des trois couleurs qui forment ton drapeau  
Tes enfants sont debout, France, pour te défendre!

Venus de la forêt, du mont et du labour,  
Leurs cœurs en un seul cœur battent d'un même amour ;  
Un élan fraternel les emporte et les lie ;

Et, tandis qu'à la gloire ils s'en vont en chantant,  
Laisse-nous humblement, laisse-nous, ô Patrie,  
Baiser tes beaux pieds nus qui marchent dans le sang !

Août 1914.

## LE PÈRE

Tes pas sont lourds. L'âge te courbe. Tu es vieux  
Et cependant je vois une flamme en tes yeux...  
Quels sont les mots confus que murmure ta bouche ?  
Dis-moi, pourquoi cet air joyeusement farouche ?  
Ah ! j'ai compris. Pardonne-moi. Ne réponds pas.  
Ton deuil me dit assez que ton fils est là-bas  
Tombé, la face au ciel, sous la balle allemande,  
Noblement, ainsi que le devoir le commande.

Pardonne, je comprends ta douleur, inconnu !  
Tu pourrais, à grands cris, pleurer l'enfant perdu,  
Serrer tes poings, haïr la guerre et la maudire,  
Et tu passes, stoïque et grave, et je t'admire  
Pour cette sombre joie et pour cette fierté  
Farouche que je lis dans ton œil irrité,  
O père qui, sans pleurs, sur ta joue amaigrie,  
As reçu le baiser sanglant de la Patrie.

15 août 1914.

## L'ESPOIR

Patrie, ils t'ont blessée au flanc, mais tu es forte  
Et le fer de ta plaie est une arme à ta main !  
J'entends battre ton cœur énergique et hautain,  
Ce cœur que rien ne brise et que l'espoir exhorte...

Comme la légion, jadis, et la cohorte,  
Tes régiments te font une digue d'airain  
Contre laquelle écume en sang le flot germain,  
Mascaret monstrueux dont la marée avorte.

---



Si beaucoup sont tombés en ces âpres exploits,  
Ne pleure pas leur mort, Patrie aux yeux de mère,  
Puisque, par un matin de gloire et de colère,

Nous verrons la Victoire accourue à ta voix  
Ouvrir superbement au front de notre armée  
Son aile triomphale et trop longtemps fermée.

15 août 1914.

## LE SERMENT

« Je jure de garder dans mon cœur cette haine  
Jusqu'à son dernier battement ;  
Que son venin sacré se mêle dans ma veine  
A chaque goutte de mon sang !

« Que l'on voie à jamais sur mon sombre visage  
Sa rude ride sans pardon  
Se creuser dans ma chair pour y dire l'outrage  
Dont elle marque le sillon !

FRENCH SEMINAR LIBRARY,  
TAYLOR INSTITUTION,  
OXFORD.

---

« Par mes champs dévastés, par mes villes en flammes,  
Par mes otages fusillés,  
Par le cri des enfants massacrés et des femmes,  
Par mes fils tombés par milliers,

« Je jure de venger le Droit et la Justice,  
De vaincre ou de mourir pour eux,  
Moi, la France, et je veux que ma voix retentisse,  
Au cœur de mes morts valeureux !

« Et ce double serment de colère et de haine,  
En face du ciel, je le fais,  
Devant les saintes eaux de la Marne et de l'Aisne  
Rouges encor du sang français,

---

« Tandis qu'éblouissante et sacrilège torche  
Je regarde, avec un frisson,  
Reims, ta sublime nef, du chevet jusqu'au porche,  
Qui brûle et croule à l'horizon ! »

20 septembre 1914.





## SALUT AUX BRAVES !

Ils ont dit, fous de haine et d'orgueil : « Nous allons  
« Enfin fouler leur sol avec nos lourds talons !  
« Notre aigle va couvrir de sa vaste envergure  
« Ce clair Paris dont la beauté nous fait injure  
« Et laissera tomber, de ses ailes, sur lui,  
« Une ombre de stupeur, de désastre et de nuit.  
« L'heure que nous guettons depuis quarante années  
« Sonne au cadran d'airain des noires destinées :

---

« Vaincus, tendez vos mains; vaincus, courbez vos cous!  
« Debout, fils d'Attila, car la France est à nous;  
« Et que, percée au cœur, on la prenne à la gorge !  
« N'entends-tu pas déjà les chaînes qu'on te forge ?  
« Déjà saigne ta chair et déjà dans ton sang,  
« Dans le plus héroïque et le plus innocent,  
« Nous avons largement lavé nos mains brutales.  
« Voici crouler tes forts avec tes cathédrales  
« Et le fer et le feu ravagent tes cités,  
« Et bientôt passera sur tes champs dévastés  
« Le galop triomphal de nos hordes guerrières,  
« Et rien ne restera de toi, même les pierres ! »  
Mais tandis que montait au ciel, avec fureur,  
La sinistre, farouche et barbare clameur,  
S'élevait, en réponse à cette voix haineuse,  
La chanson d'Aisne-et-Marne au chant de Sambre-et-Meuse.



Salut, héros ! Et toi qu'un autre destin penche  
A l'heure des combats sur cette feuille blanche,  
Est-ce ta faute, hélas ! d'avoir longtemps vécu  
Et d'être, lorsque l'an héroïque est venu,  
Parmi ceux dont les mains tristement désarmées  
Ne peuvent plus se joindre au geste des armées ?  
Résigne-toi. Du sol envahi des aïeux  
Se lèvent par milliers ses enfants glorieux.  
Ils viennent te venger, ô France, et te défendre !  
La terre où sont nos morts sera douce à leur cendre.



Leur pas sonne comme le pas des conquérants.  
Admire-les. Salue au passage leurs rangs,  
Toi qui restes, mêlant ton âme avec leurs âmes.  
De ton ardeur éteinte ils sont les jeunes flammes,  
Ceux-là qui vont mourir ou vaincre, avec orgueil !  
Il est trop tard. Demeure à présent sur le seuil.  
Mais au moins, que ta main sur cette page blanche  
Incrive les exploits de la grande revanche  
En écoutant le bruit de gloire, à l'horizon,  
Qui vient à nous avec la rumeur du canon,  
Et que ton sang réponde en ta veine vieillie  
A chaque battement du cœur de la Patrie !

Septembre 1914.

## POUR LE JOUR DES MORTS

O vous qui, dans les plis déchirés du drapeau,  
Dormez en un linceul aux couleurs de la France,  
Vous qui, les yeux fermés, goûtez le grand silence  
Et, face à l'ennemi, mourûtes, le front haut ;

Paix à vous que la guerre a frappés du fléau,  
Héroïque moisson d'audace et de vaillance !  
Ce jour de souvenir, de deuil et d'espérance  
Est votre jour. Inclignons-nous. Ce jour est beau.

A vous, fils belliqueux de la Patrie en armes,  
Nous n'apporterons pas de regrets et de larmes ;  
Devant vous nos genoux ne doivent pas plier.

C'est debout qu'il convient de vous porter envie,  
Car, lorsque l'on repose à l'ombre du laurier,  
La Gloire fait la Mort plus belle que la Vie !

Novembre 1914.

## COMMÉMORATION

C'est aujourd'hui le jour « des Morts pour la Patrie ».  
Leurs tombes, par milliers, dont plus d'une est sans nom,  
Dans la glèbe du champ ou l'herbe du vallon,  
Attestent de quel deuil la France fut meurtrie.

Martyrs du Droit luttant contre la Barbarie,  
Il faudra, quand les jours de paix sur nous luiront,  
Consacrer à leur cendre un vaste Panthéon  
Devant lequel, longtemps, chacun s'incline et prie .

Aujourd'hui, célébrons votre Toussaint guerrière,  
En silence, héros qui dormez dans la terre  
Que votre sang versé rend plus sainte pour nous ;

Et que, seul, on entende au fond des basiliques,  
Commémoration qui vous pleure à genoux,  
Le glorieux sanglot des mères héroïques !

Novembre 1914.

---

## A LA BELGIQUE

Je te revois, avant l'orage et la tempête,  
Assise noblement en ta robe de paix  
Alors que serpentait sur son brocart épais  
La dentelle légère, impalpable et parfaite ;

Sous les riches bijoux dont se parait ta tête,  
Tu semblais opulente et superbe à jamais,  
O Belgique, et, les yeux calmes, tu souriais  
Au carillon joyeux de l'heure qu'il répète.

---

Aujourd'hui, sous le fer d'un brutal agresseur,  
Tu gis nue et blessée en ta chair. O ma sœur,  
Je te salue en ton héroïque détresse,

Mais bientôt, sur le front des hordes à genoux,  
Nous ferons se lever une aube vengeresse,  
De la couleur du sang que tu versas pour nous.

Novembre 1914.

## L'ATTENTE

On attend. Nul cœur n'est sombre  
Du grand devoir accepté,  
Car la lutte contre l'ombre  
Finira par la clarté.

En vain la horde barbare  
A rué son flot vivant,  
Puisque sonne la fanfare  
De nos clairons dans le vent,



---

Que les trois couleurs de France  
En un symbole plus beau  
Font flotter notre espérance  
A la hampe du drapeau...

On attend. Nul cœur ne tremble  
A l'avenir incertain,  
Puisque tous battent ensemble  
Dans l'ivresse de demain.

La vie est forte et farouche  
Et les pleurs qu'on voit aux yeux  
Ne font pas dire à la bouche  
Ses chers tourments anxieux ;

---

Chacun va, se tait, travaille,  
En pensant à ceux qui sont  
Là-bas en pleine bataille,  
Et regarde l'horizon...



On attend. La vie est grave  
A cette heure où, dans l'airain,  
La gloire en souriant grave  
Les beaux noms fiers sous sa main :

C'est Ypres et c'est Dixmude,  
La Bassée, Arras, chacun  
Des points où la lutte est rude,  
De Nieuport à Verdun...

On attend. Nul cœur n'est lâche,  
Pas même les plus meurtris.  
La mère baisé la tache  
De sang au front de son fils,

Car, en ces temps héroïques,  
Pour la moisson de héros,  
La mort à gestes épiques  
Porte un glaive au lieu de faux...

On attend. Nul cœur ne doute...  
Qui craint d'avoir espéré ?  
Les obstacles de la route  
Conduisent au but sacré ;

---

Si la nuit est encor noire  
L'aurore est proche pourtant,  
Et l'aile de la Victoire  
Frémit dans l'ombre. On attend.

Décembre 1914.



1915

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

## LE SOLDAT

« Hier encor, j'aimais les roses,  
L'azur, les longs jours d'été,  
Et les êtres et les choses  
De lumière et de beauté.

« Aux murmures des fontaines,  
A l'heure où l'étoile luit,  
Se mêlaient des voix lointaines  
Qui me parlaient dans la nuit.



« Elles me disaient dans l'ombre  
Que la vie est, à vingt ans,  
Faites d'aurores sans nombre  
Et d'innombrables printemps,

« Que l'amour et la jeunesse  
Rendent ses instants divins  
Et que le bonheur ne laisse  
Que des roses à leurs mains.

« Hier encor, joyeux de vivre,  
D'être, de sentir, de voir,  
J'étais celui qui s'enivre  
Des promesses de l'espoir.

---

« Brûlé d'une ardente flamme,  
Je rêvais d'un sort altier  
Pour qu'un sourire de femme  
S'ajoutât à mon laurier...

« Aujourd'hui, boueux, sordide,  
L'orteil nu sur le caillou,  
J'ai l'air, au vent qui me ride,  
D'un mendiant ou d'un fou ;

« Vingt balles dans ma capote  
Ont fait des trous ; son lambeau  
Trop large autour de moi flotte,  
Et j'ai maigri dans ma peau ;

1914-1916

« Dans une tranchée, en rade, .  
Depuis vingt jours, je suis là,  
Et la consigne est d'attendre  
L'obus lourd et son éclat ;

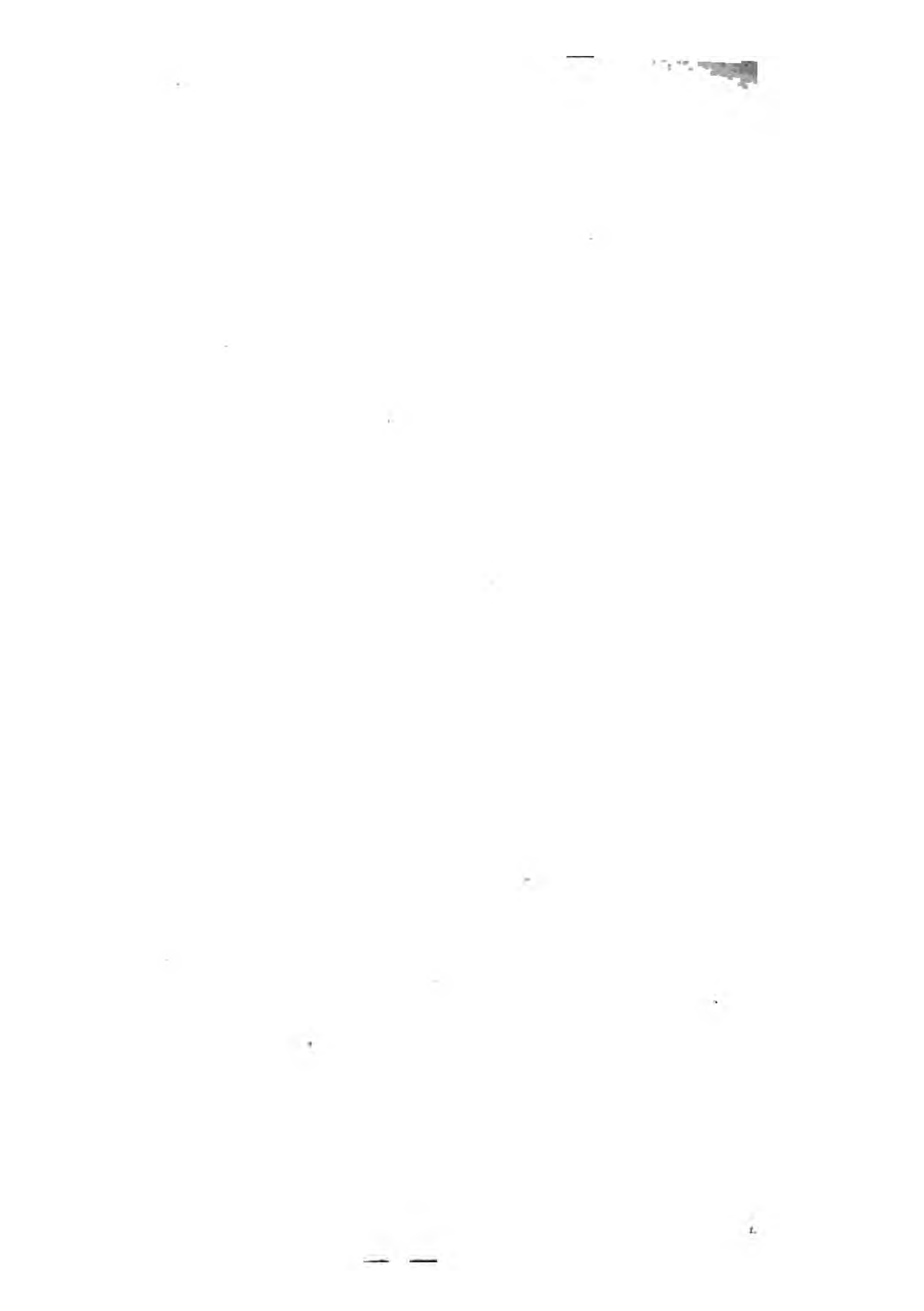
« Auprès de moi, sur la paille,  
Un blessé râle. Oh ! ce sang !  
Et le seul plaisir qui vaille  
Est le Boche qu'on descend ;

« Le jour est dur, la nuit pire,  
Mais c'est de même pour eux,  
Et je ne pourrais pas dire  
Que je ne suis pas heureux,

---

« Car je sens, dans l'ombre noire,  
Si je m'endors, harassé,  
La Patrie aux yeux de gloire  
Qui baise mon front glacé. »

15 janvier 1915.



## LE BLESSÉ

*A M<sup>me</sup> Michaud-Lapeyre.*

« Je te donne ma vie et le sang de ma veine,  
La force de mes mains et l'éclair de mes yeux ;  
De tout cela fais-en une farouche haine  
Et conduis ma colère à des combats joyeux ;

« Que ta voix héroïque à son appel m'entraîne  
Vers la balle sournoise et l'obus monstrueux,  
Et que mon bras défende à la horde germane  
Les foyers de la race et le sol des aïeux.

---

« Déesse de la Guerre aux armes éclatantes,  
J'offre à ton dur baiser mes blessures sanglantes ;  
Serre-moi longuement sur tes seins cuirassés !

« Prends mon corps douloureux et prends ma chair meurtrie  
Mais, de mon sang, au moins, laisse-moi juste assez  
Pour que batte en mon cœur l'amour de la Patrie. »

8 février 1915.

## IN MEMORIAM

*A la mémoire de mon cousin  
le commandant Barrié  
tué à la tête du 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins  
au combat de l'Hartmannsweilerkopf.*

Comme tu regardais la vie  
D'un beau regard loyal et franc,  
O fier soldat de la Patrie  
Qui pour elle donnas ton sang!



Je te revois, enfant tranquille,  
Jouant au seuil de la maison  
Dans la calme petite ville  
Dont les prés sont tout l'horizon,

Ou parfois courbé sur un livre  
Avec ta blouse d'écolier,  
Ou d'un œil vif aimant à suivre  
L'hirondelle au vol familier.

Tu grandis. Ta voix plus sonore  
A fait du blond collégien  
Ce grave garçon que décore  
Un plumet de Saint-Cyrien,

Et qui, lorsqu'il s'assied à table,  
Chaque dimanche de congé,  
Accroche un sabre véritable  
Au mur de la salle à manger.



Air brûlant du mois héroïque  
Où la France, d'un mâle élan,  
Se rua vers la lutte épique  
Sous les feux d'un soleil sanglant !

Comme tu dus avec ivresse  
Le respirer à pleins poumons,  
Cet air vaillant, chaude caresse,  
Baiser de gloire à tant de fronts !

Comme tu dus bénir la peine  
De ton devoir longtemps ardu,  
Bien payé d'être capitaine  
En cet âpre jour attendu

Et d'avoir là, sur ta poitrine,  
Toute prête, à toucher des doigts,  
La place que le sort destine  
Au ruban rouge où pend la Croix !



Sous les sapins que l'hiver glace  
Tu reposes au sol sacré,  
Et la blanche neige d'Alsace  
T'a fait un linceul empourpré ;

Et, songeant aux heures lointaines  
D'où tu viens me parler tout bas,  
Je suis fier que coule en mes veines  
Ce même sang que tu versas

Pour la France et pour la Patrie,  
— Battez tambours, clairons sonnez, —  
Ce même sang qui joint et lie  
Les mères dont nous sommes nés.

1 mars 1915.

## RIEN N'A CHANGÉ...

Rien n'a changé. La mesure  
Rit à l'éveil du printemps ;  
On a refait la peinture  
De ses quatre contrevents.

A l'entour, coite et tranquille,  
Dans un pays maraîcher,  
Est la très petite ville  
A l'abri de son clocher...

Rien n'a changé. La bicoque  
• A des tuiles sur son toit  
Et son humble aspect évoque  
• Quelque humble destin étroit.

Entrez. La salle commune  
Donne sur le corridor.  
Le buffet, trois chaises, l'une,  
En reps, avec des clous d'or ;

La table avec sa vaisselle ;  
Du vin. Des fruits dans un plat  
Dont la mûre odeur se mêle  
A l'âcreté du tabac.

---

Rien n'a changé. Le vieux père  
Fume sa pipe, bourru.  
On sait bien que c'est la guerre,  
Mais le fils est revenu ;

Et la maman tendre et grave,  
De retour à la maison  
Après avoir été brave,  
Regarde son grand garçon.

Il fume aussi. Sa main maigre  
Tient la pipe de deux sous  
Dont le fourneau est un nègre  
Avec des yeux ronds et fous ;





Rien n'a changé. Ah ! la guerre !  
A la fin, on les aura !  
France, Russie, Angleterre.....  
Mais, quand il se lèvera

De la chaise où le crin pique,  
La pipe aux dents, bien d'aplomb,  
Sonnera, bruit héroïque,  
Le bois neuf de son pilon.

Et, vraiment, vous pourrez croire  
Entendre — saluez bas —  
Le pas même de la Gloire  
Qui marche avec nos soldats.

22 mars 1915.

## LES VEILLEURS

Nous reverrons l'été, nous reverrons l'automne,  
La vigne à nos coteaux et les blés dans nos champs,  
La moisson dans la grange et le vin dans la tonne,  
Et nous réentendrons les rires et les chants ;

De nouveau le printemps penchera vers le fleuve  
La jeune frondaison des arbres reverdis,  
Et le soleil luira dans la lumière neuve,  
Et les aubes d'argent feront l'or des midis ;

---

De nouveau les fruits mûrs pendent aux branches torses.  
Oh ! la gerbe d'août au chaume du guéret !  
Oh ! le parfum de l'algue et l'odeur des écorces,  
Car la mer écumeuse est sœur de la forêt !

De nouveau l'âpre hiver se parera de givre ;  
Nous entendrons les chiens à la lune aboyer  
Et nous verrons, dans les longs soirs glacés, revivre  
La lumière à la lampe et la flamme au foyer.

La tendresse et l'amour au cœur des jeunes femmes  
Mystérieusement battront comme autrefois,  
Mais quelque chose aura rendu graves les âmes  
Lorsque pour le serment s'enlaceront les doigts ;

---

Les voix résonneront plus mâles et plus fières  
Parce que nous verrons briller au fond des yeux  
L'héroïque regard qui palpite aux paupières  
Des régénérateurs et des victorieux ;

Dans l'air pur et léger où vole l'espérance  
Un lumineux rayon rendra l'azur plus beau,  
Et d'un éclat plus vif, les trois couleurs de France  
Feront frémir d'orgueil la hampe du drapeau,

Tandis que, dans l'écho, de mémoire en mémoire,  
Sublime souvenir de l'exploit sans pareil,  
Vibrera longuement une rumeur de gloire  
Au fond d'une splendeur de pourpre et de soleil !



Mais nous, qui n'aurons pas trempé nos mains farouches  
Dans le flot furieux du sublime torrent,  
Que n'enivrera pas le cri de mille bouches  
Qui, de chaque héros, fait comme un Dieu vivant,

Nous qui nous n'aurons connu de la grande aventure  
Que la rouge lueur qui gronde à l'horizon,  
Nous qui n'aurons souffert que notre angoisse obscure,  
Nous qui serons restés au seuil de la maison,

---

Nous ne marcherons pas avec vous, jeunes hommes,  
- Vous, les vainqueurs; vous, les superbes; vous, les forts,  
Et, graves, à l'écart, sachant ce que nous sommes,  
Nous, nous demeurerons dans l'ombre avec nos morts.

Nous serons les veilleurs de leur nuit éternelle  
Et nous entretiendrons sur leurs tombeaux sacrés  
La torche vigilante et la lampe fidèle;  
Nous resterons près d'eux, alors que vous vivrez,

Puisque le dur Destin, de sa main meurtrière,  
A fait blanchir leurs os dans le lit du torrent  
Et qu'ils n'auront pas, eux, cueilli dans la lumière  
Le laurier ténébreux arrosé de leur sang!

28-29 avril 1915.



## LA RÉCOMPENSE

Il était de courte taille,  
Magnifiquement velu,  
Avec une large entaille  
Sur sa face de poilu ;

Son bras pendait en écharpe,  
Un chausson chaussait son pied ;  
Était-ce au bord de la Scarpe  
Que Mars l'avait étrillé ?



---

Sur la Marne ou bien sur l'Aisne  
Ou sur l'Yser, je ne sais,  
Qu'il avait, hors de sa veine,  
Répandu son sang français ?

Qu'importait, car sa prestance  
Montrait un vrai brave, et puis  
C'était un soldat de France  
Que je saluais en lui :

« O héros entre cent mille,  
Lui dis-je, ô victorieux,  
Toi qui, de la horde hostile,  
Soutins le choc furieux,

---

« N'es-tu pas comme l'emblème  
Du grand effort obstiné  
Où tout un peuple lui-même  
De laurier s'est couronné ?

« Dis-moi, pour la part de gloire  
Qui t'échoit, que voudras-tu ?  
Sera-ce un ruban de moire  
Sur ta capote, ô poilu ?

« Pour ta chair ainsi meurtrie,  
A quoi donc auras-tu droit,  
Que te devra la Patrie  
Pour tout cela ? Réponds-moi, »

L'homme avec un bon sourire,  
Souleva son bras raidi :  
« Monsieur, je vais vous le dire  
Tout bonnement, comme on dit :

« Mon désir a pour limites  
De recommencer le jeu,  
Car après tant de marmites,  
C'est fade, le pot au feu ! »

14 mai 1915.

## LE MANTEAU

Que tu sois de marbre ou de pierre,  
Que tu sois de bronze ou d'airain,  
Victoire, que ton aile altière  
Batte l'air terrestre ou marin,

Que tu rattaches ta sandale  
Dans le paros du Parthénon  
Ou que ta stature navale  
Se dresse au soc de l'éperon,

Que le ciel bleu de Samothrace  
Ait vu ton beau vol palpitant  
Se poser sur la nef qui trace  
Un sillage d'écume en sang,

Ou, sur la terre d'Olympie  
Pour Paeonios, le sculpteur,  
Que ton juste regard épie  
Dans l'arène le char vainqueur,

Victoire, que tu commémores  
Des batailles ou bien des jeux  
Et quels que soient tes noms sonores,  
Magnifiques ou glorieux,

---

Que l'on t'appelle **Salamine**,  
Que l'on te nomme **Marathon**,  
Que ton brusque essor s'illumine  
Des foudres de Napoléon

Ou qu'au laurier qui te couronne  
Se mêle le reflet vermeil  
Du lys doré dont se fleuronne  
Le lourd sceptre du Roi-Soleil,

Victoire, déesse immortelle,  
De qui tous les Dieux sont jaloux,  
Tu m'apparais encor plus belle  
Lorsque tu te montres à nous

Avec l'héroïque visage  
Où, graves, nous reconnaissons  
La fraternelle et sainte image  
Des morts d'hier que nous pleurons

Et qui, des trois couleurs de France,  
O Victoire, ont tissé pour toi  
Avec leur sang et leur souffrance,  
Avec leur espoir et leur foi,

Ce manteau que ta chair meurtrie  
Croise sur ton flanc déchiré  
Et dont, à genoux, la Patrie  
Embrasse le lambeau sacré !

7 mai 1915.

## MORS

« Je suis toujours pareille au spectre de moi-même :  
Voici ma faux d'argent et mon sablier d'or ;  
Nul Destin ne résiste à mon poing qui le tord ;  
Ma seule royauté porte un vrai diadème.

« Contre ceux que je hais et contre ceux que j'aime  
Mon bras impitoyable est également fort ;  
En mon règne éternel je suis toujours la Mort,  
Et la Douleur me suit toujours, farouche et blême.



---

« Sur les champs de bataille où gronde l'air en feu  
Avec le sang qui coule et le bronze qui pleut,  
J'ajoute du néant à ma sinistre histoire.

« Et ceux que je détruis regardent sans effroi  
Mystérieusement grandir derrière moi  
Mon ombre qui s'allonge au soleil de la gloire. »

16 juin 1915.

## LA VILLE MENACÉE

Salut en ta nouvelle gloire,  
O Venise des temps nouveaux,  
Aujourd'hui Venise la noire,  
Sans lumières sur tes canaux,

Hier encor « Venise la rouge »,  
Ainsi que te nomma Musset  
Quand il allait traîner au bouge  
Son cœur que la Sand emplissait !

---

Comme le dandy romantique  
Que le grand Byron éduqua,  
Comme Gautier le nostalgique,  
Du Môle à la Giudecca

J'ai bien souvent sur ta lagune  
Mélancoliquement erré  
Au geste d'or de la Fortune  
Sur ta Dogana di Mare ;

J'ai parcouru le labyrinthe  
Inextricable des calli  
Où, près de la façade peinte,  
Quelque humble mesure vieillit ;

---

J'ai compté toutes campaniles  
Et j'ai passé sur tous tes ponts ;  
La gondole m'a, vers tes îles,  
Porté sur des coussins profonds ;

J'ai connu dans tes chers dédales  
Tous les secrets de ta beauté,  
O Venise aux cloches ducales  
Qui sonnent dans de la clarté !

Mais, ô ville voluptueuse,  
Où le rêve à tout pas nous suit,  
Perle du golfe, valeureuse,  
Je t'aime encor mieux aujourd'hui.

Qu'un immense souffle héroïque  
Gonfle les plis de l'étendard  
Que le vent de l'Adriatique  
Fait palpiter devant Saint-Marc ;

Aujourd'hui que l'Aigle d'Autriche,  
Avec son frère l'avion,  
De son vol tournoyant aguiche  
La double aile de ton Lion,

Et qu'au milieu de tes colombes  
Grasses du grain qu'on leur jeta,  
On entend éclater des bombes  
Au marbre de la Piazzetta.

20 juin 1915.



## L'EXILÉ

« O deuil de ne pouvoir emporter sur la mer,  
Dans l'écume salée et dans le vent amer,  
L'épi de son labour et le fruit de sa treille,  
Ni la rose que l'aurore fait plus vermeille,  
Ni rien de tout ce qui, selon chaque saison,  
Pare divinement le seuil de la maison!  
Mais puisque mon foyer n'est plus qu'un tas de cendre  
Et que dans mon jardin je ne dois plus entendre,

---

Sur les arbres, chanter les oiseaux du printemps,  
Que nul ne reviendra de tous ceux que j'attends  
S'abriter sous le toit où nichent des colombes,  
Adieu donc, doux pays où nous avons nos tombes,  
Où nous devions, à l'heure où se ferment les yeux,  
Nous endormir auprès du sommeil des aïeux !  
Nous partons. Ne nous pleurez pas, tendres fontaines,  
Terre que nous quittons pour des terres lointaines,  
O toi que le brutal talon du conquérant  
A foulée et qu'au loin, de sa lueur de sang,  
Empourpre la bataille et rougit l'incendie !  
Qu'un barbare vainqueur nous chasse et qu'il châtie  
En nous le saint amour que nous avons pour toi,  
C'est bien. La force, pour un jour, prime le droit.  
Mais l'exil qu'on subit pour ta cause, Justice,  
Laisse au destin vengeur le temps qu'il s'accomplisse.  
Nous reviendrons. Et soit que nous passions la mer  
Parmi l'embrun cinglant et dans le vent amer,

---

Soit que le sort cruel rudement nous disperse,  
Troupeau errant sous la rafale et sous l'averse,  
Ne nous plains pas, cher hôte, en nous tendant la main,  
Car n'est-il pas pour toi un étranger divin  
Celui qui, le front haut et les yeux pleins de flamme,  
A quitté sa maison pour fuir un joug infâme  
Et dont le fier genou n'a pas voulu ployer  
Et qui, pauvre, exilé, sans pain et sans foyer,  
Sent monter, de son cœur à sa face pâlie,  
Ce même sang sacré que saigne la Patrie? »

23 juillet 1915.





## L'ANNIVERSAIRE

« Sous la balle qui ricoche  
Et sous l'obus meurtrier,  
J'ai cueilli, au nez du Boche,  
Cette branche de laurier ;

« Près d'une tranchée, en Flandre,  
J'ai ramassé dans le sang  
Ce jonc dont le vert si tendre  
Fait un lien résistant ;

« C'est sur le bord d'une route  
Boueuse, au pays d'Artois,  
Non loin d'un poste d'écoute,  
Que j'ai pris entre mes doigts

« Cette fleur, qui n'est pas rare,  
Mais qui, pourtant, fait si bien  
Près de celle-là que pare  
Un reflet aérien ;

« Cette autre a fleuri dans l'Oise,  
Et celle-ci, que voilà,  
Est une fleur champenoise  
Des champs que le Hun foula

« Auprès d'elle, vois encore  
Cette autre, d'un ton si frais,  
Que l'Argonne fit éclore  
Dans l'air pur de ses forêts ;

« Sœurs de Lorraine et d'Alsace,  
Ces deux-là n'ont qu'un seul cœur,  
Ma main qui les entrelace  
Les caresse avec douceur.

« De toutes ces fleurs, ô France,  
J'ai composé un bouquet  
Que parfume l'espérance,  
Fier, héroïque, et coquet ;

« Pardon, si ma main le serre  
Un peu trop, mais que veux-tu,  
C'est le grand anniversaire  
Où tous les cœurs ont battu !

« Et ce bouquet de victoire,  
Poussé de ton sol sanglant,  
Ce bouquet aux fleurs de gloire,  
Ce bouquet bleu, rouge et blanc,

« C'est la gerbe de revanche  
Que tes fils mobilisés  
T'offrent dans l'affiche blanche  
Où deux drapeaux sont croisés ! »

3, juillet 1915.

## SUR LES RIVES DE LA MARNE

« Sachez qu'hier, de ma lucarne,  
J'ai vu, j'ai couvert de clins d'yeux  
Une fille qui dans la Marne  
Lavait des torchons radieux.... »

Ces vers du vieil Hugo sonore  
Qu'il rythma de sa grande voix  
Quand il sentait sa verve éclore  
En *Chansons des Rues et des Bois*,

Ces vers pleins d'un souffle d'idylle  
Violente et brusque et plus près  
De Béranger que de Virgile,  
Mais qui mêle Horace à Segrais,

Ces vers que le printemps parfume  
De toutes les fleurs des buissons  
Où le soleil de juin allume  
Une réplique à ses rayons,

Strophe éclatante et familière,  
Je la répétais pour revoir  
Ton frais visage, ô lavandière,  
Et le geste de ton battoir ;

---

Mais tu n'avais plus, ô merveille,  
Près de la berge et du vieux pont  
Cet air naïf qui tend l'oreille  
Aux poètes et leur répond.

Hautaine, farouche, héroïque,  
Avec tes bras rouges de sang,  
Pareille à quelque marbre antique  
En un beau geste triomphant,

Debout auprès du flot sublime  
Que le Barbare a repassé  
Tu semblais grandie à la cime  
De quelque Parthénon dressé ;



---

Ta main forte haussait des hampes ;  
L'aile palpitait à ton dos,  
Et je voyais luire à tes tempes  
Le noir laurier cher aux héros,

Car la fille de la lucarne  
Était devenue à mes yeux  
La Victoire qui, sur la Marne,  
Levait nos drapeaux glorieux !

18 août 1915.

## LA VICTOIRE

« Si je porte à mon dos ces deux ailes divines  
Et si ce noir laurier ceint mon front éclatant,  
Si cette palme luit à ma main qui la tend,  
Si mon nom fait battre les cœurs dans les poitrines ;

« Si mon vol triomphal devant qui tu t'inclines,  
O Destin, est encor plus beau d'être inconstant,  
C'est que je suis toujours le signe qu'on attend  
Et que j'ai vu Valmy comme j'ai vu Bouvines ;

---

« Car, mille fois, au cours du temps et de l'histoire,  
J'ai sauvé ta fortune et protégé ta gloire,  
O France, et mille fois je t'ai baisée au front ;

« Et c'est moi, hier encor, mère de la Patrie,  
Qui refis, sur les bords de la Marne rougie,  
De tes fils, ces vainqueurs qui, demain, revaincront ! »

1<sup>er</sup> septembre.

## TABLEAU FLAMAND

Le vieux Quentin Metsys t'a peinte à la flamande  
Au volet du triptyque où l'on ensevelit  
Dans son linceul, avant qu'au sépulcre on l'étende,  
Le beau Christ décloué que la mort a pâli,

Tandis qu'autour de lui pleurent les Saintes Femmes  
Et que la Vierge, en deuil de son fils glorieux,  
Contemple les pieds nus du doux Sauveur des âmes  
Que Magdeleine essuie avec ses longs cheveux.

---

Debout devant la table où, de ta vue avide,  
Hérode le Tétrarque accoude pesamment  
Sa lâche ivresse à qui vient ta danse perfide  
D'arracher le honteux et funeste serment,

Te voici apparue en ta robe à ramages,  
Où la rose fleurit dans le brocart lamé,  
Tournoyante sorcière aux multiples visages,  
Enchanteresse tæciturne, Salomé !

Et sur le plat sanglant qu'un poids horrible incline,  
Tragique en son exsangue et mortelle pâleur,  
Fièrement, d'un geste coquet de ta main fine,  
Tu présentes le chef de Jean le Précurseur.

---

C'est ainsi que, du fond de ta rouge légende  
En ta grâce cruelle et ton attrait pervers,  
Le bon Quentin Metsys, à la mode flamande,  
O Salomé, t'a peinte au triptyque d'Anvers.

Mais l'œuvre du vieux maître, aujourd'hui, je l'évoque,  
Mystérieusement avec un sens nouveau :  
Salomé n'y est plus la danseuse équivoque,  
Et ce n'est plus le Christ que l'on met au tombeau.

C'est la Flandre saignante aux clous de son calvaire  
Que l'on couche au sépulcre et qu'on ensevelit ;  
Mais nous la reverrons assise sur la pierre...  
Les trois jours passeront ainsi qu'il est écrit...

---

Et Salomé viendra présenter en hommage,  
Sur un plat d'or, au temps par le destin marqué,  
A celle qui pleura sous le fer et l'outrage,  
Le chef barbare et roux du conquérant casqué,

Du farouche bourreau qui, dans la nuit divine  
Où naît, pour le salut du monde, l'Enfant Dieu,  
Peut voir, sur lui, du ciel que son vol illumine,  
Fondre d'un vol vengeur l'Ange au glaive de feu !

18 septembre 1915.

## QUAND MÊME !

Qu'attends-tu sur la bruyère,  
Qu'attends-tu sur le chemin ?  
La nuit encor solitaire  
N'en est pas à son matin ;

Qu'attends-tu près du lac sombre,  
Qu'attends-tu dans la forêt ?  
Le ciel est un gouffre d'ombre  
Où nul astre n'apparaît ;



Qu'attends-tu sur la colline,  
Qu'attends-tu dans le vallon ?  
De quelle sanglante épine.  
S'envenime ton talon ?

Quelle angoisse dans ta bouche  
Arrête ce cri qui tord,  
Si muettement farouche,  
Ta lèvre que ta dent mord ?

Si tes prunelles hagardes  
Palpitent comme ton cœur,  
Qu'est-ce donc que tu regardes  
A l'horizon sans lueur ?

---

Qu'espères-tu qu'il surgisse  
Du milieu de cette nuit ?  
Crois-tu donc que le jour puisse  
Devancer l'heure qu'il suit

Et qu'au mépris des algèbres  
Un soleil prodigieux  
Puisse éblouir les ténèbres  
Rien qu'à l'appel de tes yeux ?

Que fais-tu donc sur la route,  
Que contemples-tu là-bas ?  
En vain ton oreille écoute  
Ce que tu ne verras pas ;

En vain dans l'eau du lac sombre,  
Tu guettes un peu d'azur,  
Tout encor n'est que de l'ombre  
Et l'avenir reste obscur ;

Que fais-tu sur la bruyère ?  
Réponds-moi !

— Tu le sais bien,  
J'attends l'aile de lumière  
De la Victoire qui vient !

4 octobre 1915.

## LE CONVALESCENT

« Je me suis promené dans la forêt d'automne,  
Pour y chercher la paix, le silence et l'oubli,  
Et mon cœur, trop longtemps tumultueux, s'étonne  
De toute la fureur qui longtemps l'a rempli.

« Un grand calme attentif m'entoure, et quand je passe,  
La feuille sous mes pas met du bronze au chemin  
Comme pour saluer d'un reflet de cuirasse  
Le blessé qu'hier je fus, pour l'être encor demain ;

---

« Mais aujourd'hui le sang qui coule dans mes veines  
Ne jaillit plus vermeil de mon sein refermé,  
Et je sens peu à peu renaître mes chairs saines  
Et la force revient à mon bras désarmé ;

« Mon cœur qui, dans les jours d'assaut et de bataille,  
Batait farouchement et me dressait debout,  
D'un bond furieux, sous la balle et la mitraille,  
N'est plus ce cœur brutal et brusque, ce cœur fou...

« Maintenant me voici pareil aux anciens hommes,  
Semblable à ceux d'hier, semblable à ceux d'avant,  
Et pour moi le sommeil a remplacé les sommes.  
Me voici, de nouveau, redevenu vivant :

---

« J'écoute de nouveau la source qui murmure,  
L'oiseau léger qui chante en s'envolant là-bas,  
Les mille bruits confus de la futaie obscure  
Et le son de ma voix et l'écho de mon pas.

« De vieux rêves perdus au fond de ma mémoire  
Reviennent doucement planer autour de moi,  
Et je puis regarder la nuit profonde et noire  
Sans y sentir rôder la Mort au rire froid ;

« Mais qu'ait été mon front frôlé de sa grande aile,  
Il m'en reste un orgueil dans l'âme et dans l'esprit  
Et la vie à jamais me semblera plus belle  
De tout ce qu'a souffert mon corps endolori.

« C'est pourquoi je me sens permis, la tête haute,  
De marcher fièrement où vous me conduirez,  
O beaux chemins de la forêt dont je suis l'hôte  
Et qui courbe sur moi ses feuillages sacrés !

« Car sous ses arbres roux poussés du sol de France,  
De ce sol arrosé du plus pur de nos sangs,  
J'ai le droit de goûter la paix et le silence,  
Et la longue douceur des jours convalescents.

« Avant que, de retour à la tâche farouche  
Qui se doit achever en un soir glorieux,  
Je te donne le cri suprême de ma bouche,  
Patrie, et le regard suprême de mes yeux ! »

6 novembre 1915.

1916





1

2

3

4

5

6

7

8

9

10



## AUX SOLDATS DE DEMAIN

(Classe 1917)

Hier vous étiez encore,  
De l'école à l'atelier,  
Ceux dont le rire sonore  
Est gai de tout oublier ;

Vous étiez, fils de la ville,  
De la montagne ou des champs,  
Cette foule juvénile  
Dont sont clairs les yeux contents!...

Cependant votre jeunesse,  
Debout et grave soudain,  
Écoute avec ivresse  
La grande rumeur d'airain

Qui gronde, s'enfle, s'apaise,  
Mais pour reprendre plus haut,  
Et remplit l'âme française  
De son héroïque écho !

Aujourd'hui ce bruit de gloire  
Vous appelle et, frémissants,  
Vous entrez dans l'Histoire  
Avant d'avoir eu vingt ans ;

---

A cet âge — d'où nous sommes  
Hélas ! si loin, le plus beau ! —  
Vous allez être des hommes  
Marchant avec un drapeau ;

Et cette précoce avance  
Dont vos fils seront jaloux  
Fait, sous les couleurs de France,  
Déjà des soldats, de vous...

Hier, vous étiez encore  
Ceux qui rêvent de demain,  
Quand la glorieuse aurore  
Se lèvera sur le Rhin,

Mais, aujourd'hui, la Patrie  
Qui saigne sous son laurier  
Vous appelle et vous convie  
A son grand œuvre guerrier

Et veut que votre vaillance,  
Dont l'éclair luit en vos yeux,  
Apporte à notre espérance  
Vos rires victorieux.

## SONNET

Aujourd'hui tout soldat — laboureur ou poète,  
Quel qu'il soit, ouvrier de la ville ou du champ,  
Prolétaire, bourgeois, — collabore à son rang  
A la grande œuvre qui chaque jour se complète.

La page qu'il écrit, la gloire la répète  
Et l'écho la redit à l'écho plus vibrant ;  
L'encre dont il se sert n'est autre que son sang ;  
La plume qu'il emploie est une baïonnette .

---

Cette œuvre grandiose, héroïque, soldats,  
Ligne par ligne croît à chacun de vos pas.  
Elle est sublime ; elle a pour titre : Délivrance.

Le texte n'en est pas du tout alambiqué  
Et se résumera par ce communiqué :  
« Il n'est plus maintenant de Prussiens en France. »

## LA LYRE

*à Gabriele d'Annunzio.*

Que l'éclaire l'aurore ou que la nuit le voile,  
Vigilant, haut et prêt au combat meurtrier  
Dont il guette sans peur le péril familial  
Venu vers lui de par delà la mer sans voile,

Le fier oiseau de feu, de métal et de toile,  
En son vol sûr qui porte un poète guerrier  
Par la gloire aujourd'hui ceint d'un double laurier,  
Rôde au ciel dangereux où ne luit nulle étoile.



---

Il plane. Le moteur bourdonne puissamment  
Et d'en bas, l'on croirait, à son bourdonnement,  
En l'air grave qu'emplit une onde métallique,

Entendre, sous le doigt sublime et souverain  
D'un Dieu lauré touchant à sa corde d'airain,  
Vibrer au fond du ciel une Lyre héroïque.

8 juin 1916.

## A CHARLES MULLER

Je vous ai vu jadis qui passiez dans la vie,  
Svelte et mince, un éclair de gaieté dans les yeux...  
C'était au temps lointain où, pour Paris joyeux,  
S'exerçait en riant votre verve applaudie.

Dans la coupe d'or pur que lève le génie,  
Vous mêlâtes avec un air malicieux  
Au breuvage immortel dont s'enivrent les Dieux  
Quelques grains d'élégante et discrète ironie.

---

La guerre ! Vous voici debout au premier rang  
Dans la mêlée et la mitraille, dans le sang,  
Avec ce fier regard au Destin qui s'avance ;

Et vous avez montré à plus d'un qui tomba  
Comment on meurt, héroïquement, pour la France  
A la manière de Charles Müller, soldat.

## A MAURICE DEMAISON

Prends ce livre, Lecteur. Crois-m'en. Il vaut son prix.  
Si j'en sais d'autres où plus haut tonne l'orage  
Qui verse sur nos champs le feu qui les ravage  
Nul mieux que celui-là n'est plus le nôtre. Lis.

Car en le feuilletant, de croquis en croquis,  
Tu peux — vibrant de foi, d'espoir et de courage —  
Entendre clairement battre de page en page  
Le cœur vaillant, le cœur sublime de Paris.

Il est là tout entier, ce beau cœur héroïque,  
Tour à tour anxieux, tendre, hautain, stoïque  
Parmi les noirs grands jours que la ville a vécus,

Où la France, à genoux aux pieds de la Victoire,  
Sous son aile, signait, grave, une fois de plus,  
Son nom avec du sang au livre de la gloire...

## SOLDATS

« Nous voici. Nos voix sont fortes,  
Car nos cœurs sont glorieux  
Et le pas de nos cohortes  
Semble une marche de Dieux ;

« Nos visages sont farouches  
Sous nos casques faits d'acier  
Et nous avons dans nos bouches  
Un âpre goût de laurier ;

« Nos mains sont noires de poudre,  
Et l'on voit sur notre peau  
Les mêmes traces de foudre  
Que sur les plis du drapeau ;

« Nos semelles de cuir rude  
Sont lourdes au pied pesant,  
A Verdun comme à Dixmude,  
D'avoir marché dans du sang.....

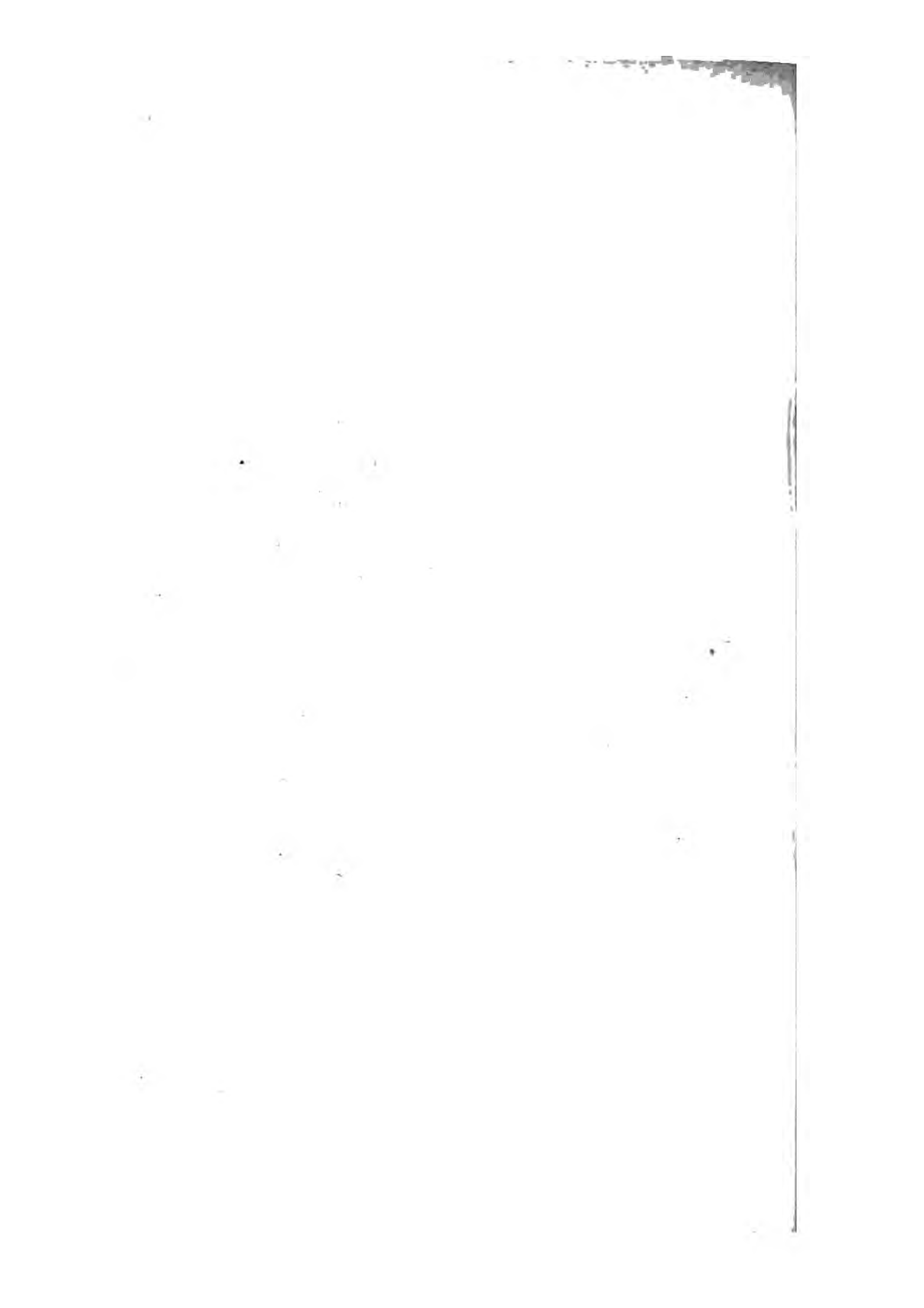
« Ne regarde pas nos nippes  
Sales et nos pieds boueux,  
Ni nos bidons, ni nos pipes.  
Regarde plutôt nos yeux,

---

« Car ce qu'ils ont vu, prodige  
Que nul autre n'égala,  
Ce qu'ils ont vu, c'est, te dis-je,  
La Victoire, ces yeux-là ! »

14 septembre 1916.





## IMAGERIE

« Je reviens de la grande guerre,  
La grande guerre des poilus,  
Aussi ma jambe ne va guère  
Ou pour mieux dire ne va plus ;

« Je suis le bon soldat de France  
Que salua l'Alsace en pleurs  
Et dont le pantalon garance  
Est l'une de nos trois couleurs ;

« Je suis le soldat de la Marne  
Sur qui la Patrie a les yeux,  
Car en lui revit et s'incarne  
L'âme immortelle des aïeux;

« Sur l'Yser, la Meuse et la Somme,  
En Champagne comme à Verdun,  
J'ai su me battre homme contre homme  
Mieux que le Boche à trois contre un,

« Et, pour démolir ma carcasse  
Et m'étendre dans le sillon,  
Il a fallu, un jour de casse,  
Plus lourd que mon pesant de plomb.

---

« Mais une balle, sans problème,  
M'a fait payer en une fois  
Ce qu'il faut donner de soi-même  
Pour la médaille et pour la croix.

« C'est ainsi qu'a fini la guerre,  
Pour moi, mais qu'importe, bons Dieux,  
Que ma jambe n'aille plus guère  
Si la France s'en porte mieux ! »

1000

## LE BEAU RETOUR

Sera-ce un jour d'été, sera-ce un jour d'automne,  
Demain ou dans longtemps ?  
Un de ces jours d'hiver où dans le ciel frissonne  
L'attente du printemps,

Ou, par quelque matin de joie et de jeunesse,  
De splendeur et d'amour ?  
Je ne sais, mais je sens déjà ton allégresse,  
Délire du retour !

Chaque cœur, à grands coups, bat, palpite et tressaille  
    Pour vous qui reviendrez,  
Rapportant avec vous l'odeur de la bataille  
    En vos haillons sacrés ;

Vous dont l'âpre colère a desséché la bouche,  
    O héros apparus,  
J'entends déjà gronder en sa rumeur farouche  
    Le bruit de vos pieds nus.

Du fond d'un horizon de tonnerre et de gloire,  
    Héroïque torrent,  
Je vous salue avec orgueil et je veux boire  
    A votre flot vivant !

---

**Vous voici, combattants de l'Aisne et de la Marne,  
Défenseurs de l'Yser,  
Vous que, depuis des mois, la fatigue décharne,  
Mais dont le front est fier,**

**Vainqueurs impétueux des batailles futures  
Que vous promet demain,  
O vous qui laverez le sang de vos blessures  
Dans les ondes du Rhin !**

**Vous par qui sonneront les heures attendues  
Du plus humble hameau,  
Qui nous rapporterez nos provinces perdues,  
Dans les plis du drapeau,**



---

Vous qui ferez, du vœu de la France meurtrie,  
Une réalité,  
Libérateurs du monde et qui, de la Patrie,  
Aurez bien mérité !

Sera-ce un jour d'été, sera-ce un jour d'automne,  
D'hiver ou de printemps ?  
Je ne sais, mais ils reviendront. Le canon tonne....  
France, tu les attends....

# TABLE



1914

SALUT !.....	11
CEUX QUI RESTENT.....	13
LE PÈRE.....	15
L'ESPOIR.....	17
LE SERMENT.....	19
SALUT AUX BRAVES !.....	23
POUR LE JOUR DES MORTS.....	27
COMMÉMORATION.....	29
A LA BELGIQUE.....	31
L'ATTENTE.....	33

---

**1915**

LE SOLDAT.....	41
LE BLESSÉ.....	47
IN MEMORIAM.....	49
RIEN N'A CHANGÉ.....	55
LES VEILLEURS.....	59
LA RÉCOMPENSE.....	65
LE MANTEAU.....	69
MORS.....	73
LA VILLE MENACÉE.....	75
L'EXILÉ.....	79
L'ANNIVERSAIRE.....	83
SUR LES RIVES DE LA MARNE.....	87
LA VICTOIRE.....	91
TABLEAU FLAMAND.....	93
QUAND MÊME!..	97
LE CONVALESCENT.....	101

## 1916

AUX SOLDATS DE DEMAIN.....	107
SONNET.....	111
LA LYRE.....	113
A CHARLES MULLER.....	115
A MAURICE DEMAISON.....	117
SOLDATS.....	119
IMAGERIE.....	123
LE BEAU RETOUR.....	127

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

**ACHEVÉ D'IMPRIMER**

Le neuf août mil neuf cent dix-huit.

**PAR**

**G. ROY**

**A POITIERS**

pour le

**MERCURE**

de

**FRANCE**



872363

FS. 750

**HENRI DE RÉGNIER**

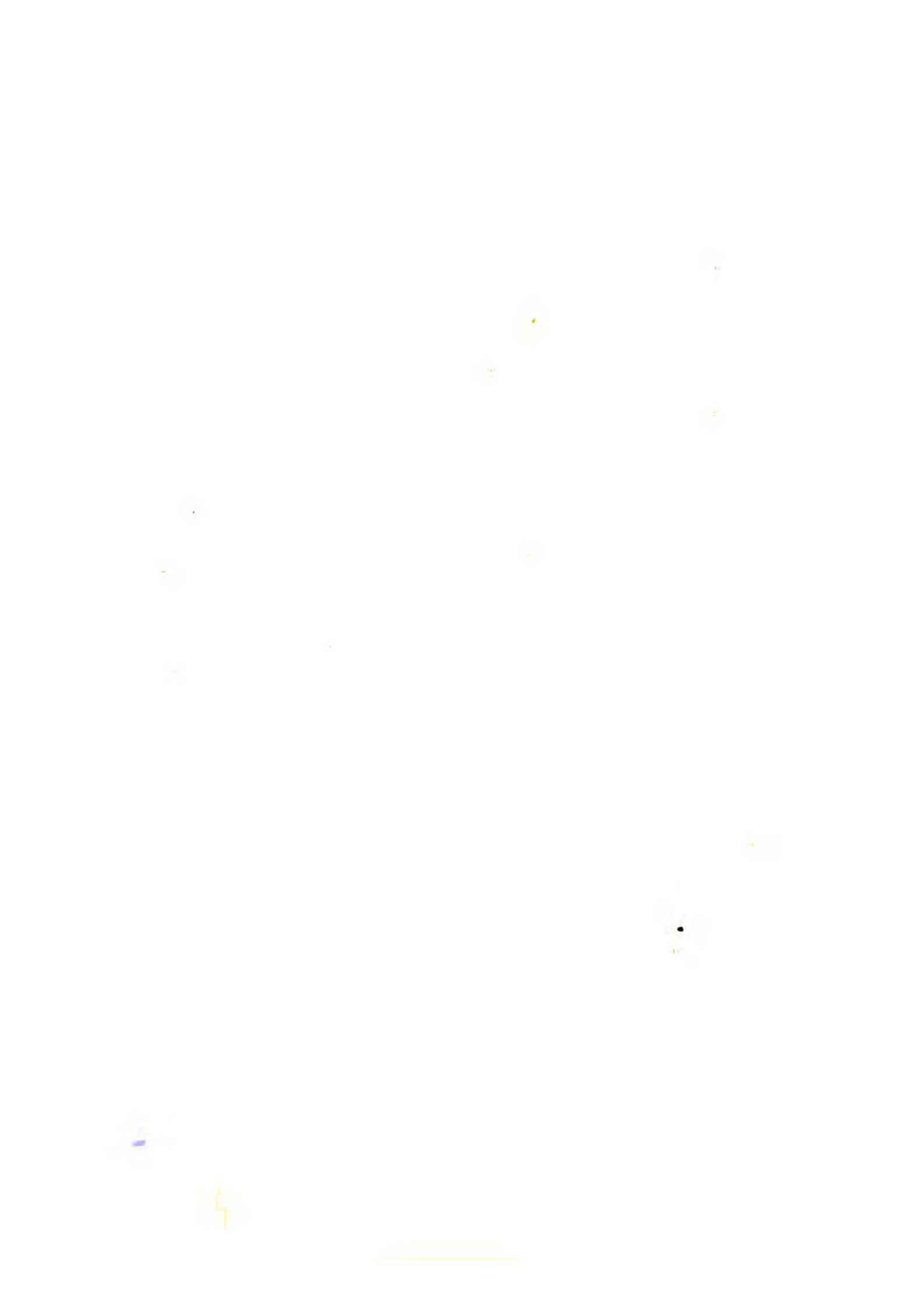
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1914-1916

— POÉSIES —



PARIS  
MERCURE DE FRANCE  
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI





# MERCURE

## DE FRANCE

**Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois**

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passé à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6<sup>e</sup>**



